

D. Ramire marcher à la tête de l'armée chrétienne, et lui inspirer, par leur exemple, un courage qui détermina la victoire en sa faveur.

La prise de Barcelone par le fameux Abdel Carime consola Abdérame de ce revers, qui fut compensé, dans la suite, par un assez grand nombre de succès, pour que le calife obtint le surnom d'*Almanzor* ou *Almusafer*, c'est-à-dire le Victorieux.

A cette époque (l'an 850, vingt-neuvième du règne d'Abdérame II), son empire, dont il avoit reculé les limites et soutenu la dignité, occupoit presque toute l'Espagne, et l'on entendoit alors, par ce nom, l'empire des califes d'occident. La dénomination de royaume des Goths, ou Gothie, étoit donnée à la portion de la péninsule occupée par les princes chrétiens. Ces deux états avoient pour limites respectives, tantôt le Duero et tantôt le Tage, suivant les progrès de l'une ou de l'autre puissance.

La population chrétienne des états d'Abdérame jouissoit, sous son empire, des mêmes droits que les sujets de la religion musulmane. Il est fâcheux d'avoir à remarquer que cette tolérance éveilla l'audace des chrétiens : égarés par un zèle impolitique et mal dirigé, ils insultèrent au culte de Mahomét, et commirent plusieurs désordres outrageants pour le prince qui les avoit protégés. Au lieu de répondre à ces provocations en souverain irrité, Abdérame ne leur opposa que la résistance d'un sage; il assembla, dans sa propre cour, un concile d'évêques qui rendirent une justice éclatante à l'administration de ce prince, en condamnant, comme séditieux et malveillants, tous ceux qui, sous le prétexte de la religion, avoient porté atteinte aux anciens traités conclus avec les Arabes, traités à l'ombre desquels les chrétiens jouissoient, dans les états des califes d'occident, des mêmes droits à-peu-près que les sectateurs du Coran.

Ce règne, terminé en 852, est un des plus remarquables des annales des Maures d'Espagne. Abdérame avoit aboli la constitution asiatique, réglé l'héritage au trône par droit de primogéniture, fait le premier battre monnaie au coin des souverains de Cordoue, paver les rues de cette capitale, et amener, par des aqueducs, de grands volumes d'eau qui y portèrent la fraîcheur et la salubrité. Les arts et les sciences furent cultivés avec autant de soin que de succès. Un conservatoire de musique fut créé sous la direction du fameux Ahterib : le roi ne dédaigna point de consacrer quelques uns de ses loisirs à cette distraction légère. Il excella en outre dans la poésie, encouragea l'étude des sciences exactes, et eut la satisfaction de former, dans Mahomad son fils aîné, le premier mathématicien de son siècle.

Ce fut par ces institutions qu'Abdérame termina l'œuvre de la civilisation des Arabes, et qu'il parvint à créer parmi eux cette urbanité, cette galanterie dont ils donnerent des preuves si brillantes dans les relations qu'ils eurent par la suite avec les princes chrétiens.

Mahomad I^{er} trompa les espérances que son application à des études réputées philosophiques avoit données. Il signala son avènement au trône par une persécution contre les chrétiens. Les vexations dont fut accompagné ce système d'intolérance excita le

mécontentement de ceux même de ses sujets qui professoient la même religion que lui. Un de ses généraux, appelé Muza, Goth de naissance et renégat, leva l'étendard de la révolte, se fit couronner roi de Tolède, conféra les mêmes honneurs à ses trois fils, et s'attribua tous les droits des califes de Cordoue, en se déclarant *miramolin* de l'Espagne. Reconnu dans Mérida, Coria, et Salamanque, son ambition s'agrandit avec ses succès, et il se jeta sur les états du roi des Asturies, écueil ordinaire des armes musulmanes. La fortune des successeurs de Pélage ne se démentit point en cette occasion : Muza, grièvement blessé dans Alvela, mourut quelques jours après, en laissant sa couronne à Lope l'aîné de ses fils, qui en jouit à titre de tributaire du roi chrétien D. Ordono : mais ce royaume éphémère tomba bientôt sous les efforts de Mahomad, et Lope, obligé de fuir sa capitale, fut trop heureux de trouver un asile dans les états de D. Alonze III, successeur d'Ordono.

Les rois des Asturies, réduits jusque-là à se défendre, se trouverent alors assez puissants pour prendre l'offensive. Diverses expéditions, toutes couronnées du succès, portèrent leurs bannières jusque sur les bords de la Guadiana. Almundar, fils de Mahomad, chargé de venger les défaites des Maures, ne fut pas plus heureux que les autres généraux opposés à D. Alonze. Battu à Polvorosa, poursuivi jusqu'à Cordoue, il demanda à son vainqueur, déjà maître des passages de la Sierra Morena, et obtint une trêve, dont celui-ci profita pour fortifier les villes qui étoient tombées en son pouvoir dans la Galice et le Portugal.

Les tempêtes semblerent conspirer avec les chrétiens pour humilier Mahomad : une flotte considérable, qu'il avoit équipée pour aller ravager les côtes de la Galice, fut accueillie d'une tourmente furieuse, et entièrement dispersée. Des tentatives inutiles pour réduire des lieutenants rebelles, ou pour entamer les états voisins, occupèrent la fin de ce règne, et signalèrent la foiblesse politique que le caractère du souverain lui avoit imprimée. La gloire des califes, ternie par les malheurs de leurs armes, ne se soutint que par les progrès que firent les sciences ; et Mahomad lui-même, justement flétri dans l'histoire pour sa cruauté et les fautes de son administration, occupa un rang distingué dans les annales de l'esprit humain : il fut l'orateur le plus éloquent qu'aient eu les Arabes d'Espagne, le mathématicien le plus célèbre, et l'un des meilleurs poètes et musiciens du IX^e siècle.

Almundar, pendant la courte durée d'un règne de deux ans, et, après lui, son frere Abdalla, firent de vains efforts pour comprimer les germes de sédition qui s'étoient manifestés pendant la vie de Mahomad leur pere. Mentesa, Grenade, Jaen, Séville, Tolède, prétendirent tour-à-tour à l'indépendance, quelquefois même à devenir les capitales de l'Espagne arabe. Les comtes de Barcelone, les rois de Navarre, secoururent le joug de la vassalité des califes, dont les armes allerent encore échouer contre les montagnes des Asturies. Enfin l'empire de Cordoue donnoit des signes d'une décadence prochaine, quand, au mépris de la loi constitutionnelle qui fixoit l'ordre de la succession au trône, la couronne fut placée sur la tête d'Abdérane, parent éloigné du dernier calife.

Toutes les fois que ce nom paroît dans les fastes des Maures d'Espagne, on doit s'attendre à un regne glorieux. Nous avons vu qu'Abdérâme I^{er} du nom avoit fondé leur empire, qu'Abdérâme II l'avoit consolidé et agrandi; Abdérâme III, ajoutant à l'œuvre de ses prédécesseurs, exécuta les grands desseins qu'ils avoient conçus, ou répara les malheurs que la foiblesse de quelques uns avoit entraînés.

Les premiers exploits par lesquels il signala son avènement furent de forcer tous les gouverneurs rebelles à la fuite ou à l'obéissance, et de se faire pardonner par sa générosité l'usurpation qui l'avoit porté sur le trône. Les enfants même d'Abdalla, comblés par lui d'honneurs et de biens, se contentèrent du second rang, et justifient peut-être, par cette soumission, l'évènement qui les avoit fait déchoir du premier: mais c'étoient là les moindres obstacles qu'Abdérâme avoit à combattre. Nous avons remarqué combien la foiblesse ou les fausses vues de ses prédécesseurs avoient laissé gagner de terrain aux princes chrétiens des états limitrophes. Les rois de Léon avoient fait d'heureuses excursions vers les provinces du midi, pris d'assaut et démantelé Talaveyra de la Reyna, rançonné Mérida et Badajoz; tandis que le roi de Navarre, D. Sanche I^{er}, s'emparoit de la Rioja, de Logrono, d'Agreda, et de plusieurs autres places sur les bords du Duero. Une première armée, qui venoit d'être envoyée contre le roi de Léon, avoit même été défaite, et presque entièrement détruite dans une bataille livrée près Saint-Estevan de Gormas.

Ces revers ne firent que développer les grandes qualités d'Abdérâme. Dépouvé de forces suffisantes pour résister à ses ennemis, il appelle et prend à sa soldé une armée d'Africains avec laquelle il se porte sur les états du roi de Navarre; certain que le roi de Léon viendrait au secours de ce dernier, il favorise à dessein leur réunion pour abattre d'un seul coup deux ennemis aussi dangereux, et va les attendre dans une position avantageuse, près de Junquera. Accoutumés à vaincre facilement, les chrétiens se précipitent sur les mahométans avec plus de courage que de prudence, et, par un mouvement mal combiné, laissent au général qui commandoit les troupes africaines le moyen de couper les deux corps de leur armée. Abdérâme profite de cette circonstance en guerrier habile, et remporte une victoire complète dans laquelle les évêques de Salamanque et de Tuy furent au nombre des prisonniers. La plupart des villes dont les deux rois vaincus s'étoient emparés sont de nouveau réduites à l'obéissance des califes, et Abdérâme à son retour dans sa capitale y est proclamé *Almanzor* ou *Victorieux*.

Persuadé cependant que les rois de Navarre et de Léon ne tarderoient pas à réparer les pertes qu'ils venoient d'éprouver, il se prévaut adroitement de moyens politiques pour les affaiblir, tantôt en fomentant des dissensions entre les membres des deux familles régnantes, tantôt en excitant les comtes de Castille leurs vassaux à se rendre indépendants. Le succès de ces diverses manœuvres lui épargna toute inquiétude de la part des chrétiens pendant un espace d'environ dix ans.

A cette époque (932) le roi D. Ramire II, prince belliqueux et entreprenant, étant

monté sur le trône de Léon, et ayant maîtrisé les dissensions intestines que l'intrigue du calife avoit excitées dans ses états, rassemble toutes les forces et toutes les ressources dont il peut disposer : il envahit et saccage le royaume de Toledo, s'empare de Madrid, en rase les murailles, et rentre dans sa capitale chargé du butin qu'il a fait. Abdérâme brûlant de réparer ces outrages, et plein d'une confiance que le souvenir de ses victoires pouvoit lui inspirer, se met en campagne avec une armée formidable ; mais la fortune avoit passé de nouveau sous les bannières des chrétiens, et il est battu complètement par les Castillans réunis aux Léonais. Saragosse prise et rançonnée est le fruit de cette victoire. Peu de temps après, Abaidalla, lieutenant d'Abdérâme, prend une revanche éclatante sur les chrétiens ; mais ces infatigables ennemis, souvent divisés par la politique et toujours d'accord dans les dangers, se réunissent de nouveau sous les ordres de D. Ramire, et vengent complètement les armes chrétiennes dans une bataille célèbre livrée, le 6 août 938, près du lieu où la Pisuerga vient se jeter dans le Duero : Aben-Haya, vice-roi de Saragosse, est fait prisonnier, et l'armée musulmane entièrement dispersée. Vainement Abdérâme en rassemble les débris près de Salamanque : attaqué de nouveau par D. Ramire, il perd le peu de troupes qui lui restoient, et se voit obligé d'aller chercher sa sûreté dans les murs de Cordoue. Les chrétiens mettent à profit sa retraite : le roi de Léon ravage le Portugal, prend d'assaut et brûle Lisbonne, tandis que Fernand Gonçalves, comte de Castille, repousse, de son côté, les musulmans, et obtient même sur eux un succès en bataille rangée.

Dans cette situation critique, Abdérâme sentant que, pour contenir des ennemis non moins fortunés qu'audacieux, il falloit, par quelque moyen que ce fût, recréer ses armées, mais cependant ne voulant point faire supporter tout le poids de la guerre à ses sujets espagnols, résolut d'organiser un recrutement en Afrique : il avoit déjà eu l'occasion d'apprécier la valeur des naturels de ce pays. Mais l'entreprise n'étoit pas sans obstacles : il étoit nécessaire de posséder sur la côte opposée un port où il pût appeler, réunir, et embarquer ceux qu'il enrôleroit. Une flotte nombreuse, armée à ce dessein, et commandée par Almad Diluzratin, l'un de ses lieutenants, se présente devant Ceuta et Seldjemese : le général arabe s'empare successivement de ces deux importantes places, d'où il fait un appel à tous les Africains qui voudroient servir sous les drapeaux d'Abdérâme. Les richesses de ce prince, la réputation de magnificence dont il jouissoit, la libéralité et l'exactitude avec lesquelles il payoit ses troupes, lui en attirèrent, en peu de temps, un assez grand nombre pour lui composer une armée formidable, et le mettre en état d'ajouter à sa garde douze mille hommes de cavalerie.

Cette mesure, aussi grandement conçue que rapidement exécutée, en imposa tellement aux puissances de l'Europe que l'on vit plusieurs souverains solliciter l'alliance d'Abdérâme, et des ambassadeurs d'Othon I^{er} et de Constantin IX venir lui présenter les félicitations de leurs maîtres. Enfin le génie de ce prince sut tellement ramener et maîtriser la fortune que, pour donner une idée de sa grandeur, Mariana dit expressément qu'il tenoit en ses

mais la paix et la guerre, avec la faculté de faire et de défaire les rois. Ce fut alors que l'on vit un roi de Léon, injustement détroné par un de ses parents, demander la protection d'Abdérame, qui mit à sa disposition une armée de mahométans, et l'appuya de tout son pouvoir jusqu'à ce qu'il fût parvenu à reconquérir sa couronne.

A cette époque la fortune et la grandeur des califes d'occident étoient arrivées à leur plus haut période. Les revenus du trésor public s'élevoient annuellement à une somme évaluée 108,000,000 de notre monnaie, somme énorme pour le temps; tout ce qui n'étoit pas employé au paiement de l'état militaire d'Abdérame étoit distribué pour embellir ses états, pour fonder des villes, pour encourager les sciences et les arts: toutes les institutions qui peuvent contribuer à la prospérité d'un empire se formèrent ou s'accrurent sous le règne de ce prince; des canaux d'irrigation, genre d'industrie créé par les Maures, transformoient par-tout des plaines arides en jardins fertiles; l'état florissant de l'agriculture et des fabriques répandoit l'aisance dans toutes les classes de la population. Les sciences se soutenant à la hauteur où elles s'étoient élevées produisirent un grand nombre de personnages célèbres, à la tête desquels on doit compter Abdalla-Abu-Mahomad, l'un des fils d'Abdérame, et l'un de ces hommes extraordinaires que la nature se plaît à douer de toutes les facultés de l'esprit et du jugement: il fut à la fois poète, orateur, juriconsulte, philosophe, astronome, et historien célèbre; c'est à lui que l'on dut le Recueil des œuvres des califes Abassides. La renommée et les ouvrages des professeurs Abu-Beker Rhasis et Garibad ben Said, attestent le zèle comme le succès avec lesquels la physique et la médecine furent cultivées pendant ce règne glorieux.

A la faveur de la solidité donnée par ce grand prince à toutes les institutions de son empire, Al Hakem II, son fils aîné et son successeur, put se livrer exclusivement et sans danger à son goût pour l'étude et pour les arts de la paix: aux établissements déjà fondés pour l'instruction publique, il ajouta une académie de législation, science dans laquelle il étoit particulièrement versé, et qui ne consistoit alors qu'à savoir appliquer à la jurisprudence les principes du Coran, seul code par lequel se régissoient les Arabes. Après vingt-quatre ans d'un règne heureux et obscur, dont il n'est resté de traces que dans les annales des sciences, il laissa la couronne à son fils Hescham II. Ce prince, trop jeune encore pour porter en personne un si lourd fardeau, fut mis sous la tutelle d'un régent, nommé Mahomad Almoafer, officier distingué, à qui le dernier calife avoit confié le commandement de ses armées, et qui s'étoit acquitté de cette honorable mission avec les talents d'un grand général et le désintéressement d'un sujet fidele. Le premier acte de sa régence fut de créer une junte de sénateurs, pour les avis desquels il affecta toujours une grande déférence; conduite droite qui consolida son autorité en le rendant agréable à toutes les classes du peuple. Adoptant la politique des premiers califes de Cordoue, il sentit la nécessité de recommencer les hostilités contre les princes chrétiens, à qui une longue paix avoit donné le temps et les moyens de reprendre des forces. Un grand nombre d'exploits, qui le rendirent maître

des villes de Simancas, Osma, Barcelone, et d'une partie du Portugal, furent couronnés par l'invasion du royaume de Léon, et la conquête de sa capitale. Pour prix de ses succès, le nom d'*Almanzor* fut ajouté à celui d'*al Hagib* ou vice-roi, qui lui avoit été conféré avec le manient des rénes de l'état.

La conquête du royaume de Léon fut une expédition plus brillante qu'heureuse, en ce qu'elle détermina les princes chrétiens, divisés jusqu'alors par leurs intérêts respectifs, à se réunir contre l'ennemi commun. Sans cet accord, c'en étoit fait de l'Espagne; mais une alliance offensive et défensive, conclue entre le roi des Asturies, le roi de Navarre, et le comte de Castille, arrêta bientôt les progrès de l'heureux vice-roi, et une bataille sanglante gagnée en Catalogne ramena pour toujours la fortune sous les drapeaux des chrétiens. Le souvenir de cinquante-deux victoires antérieurement remportées ne purent balancer, dans l'ame altière du musulman, le chagrin d'une première défaite; il alla mourir à Médina Celi, laissant l'exemple rare d'un grand capitaine qui ayant gouverné l'état, au nom d'un maître sans caractère, ne voulut point se prévaloir des avantages que lui donnoient la foiblesse de son pupille, l'affection du peuple, et le vœu de l'armée.

Le calife Al Hakem, élevé loin des affaires, dans la mollesse et les plaisirs, se trouva trop foible, en sortant de la minorité, pour gouverner son empire; il en abandonna les rénes à un fils de Mahomad al Hagib, nommé Abdelmelic, qui, moins habile et beaucoup plus malheureux que son pere, eut de commun avec lui de ne pouvoir survivre à la douleur de se voir vaincu par les chrétiens. Son frere Abderrahman lui succéda dans la confiance du prince; mais ses excès et son despotisme le rendirent si odieux aux musulmans que, honteux de se trouver sous l'autorité d'un prince efféminé et d'un ministre méprisable, ils se souleverent unanimement, assassinèrent celui-ci, et reléguerent le calife dans une prison.

C'est toujours sous des princes foibles qu'on voit commencer la décadence des empires. Dès qu'on eut perdu le respect pour la dynastie régnante, les sujets se crurent rentrés dans leurs droits, et leur ambition ne connut plus de mesure. Pendant une période de soixante-dix ans on ne voit plus qu'une suite d'audacieux usurpateurs s'asseoir sur le trône des califes, dont la postérité du grand Abdérame se trouvoit déshéritée par sa foiblesse. Dans cet intervalle l'histoire ne présente que des scenes sanglantes, et tous les désordres qui accompagnent l'anarchie: un Soliman accouru du fond de l'Afrique avec une nuée de Béréberes, assiégeant, enlevant, et saccageant Cordoue, d'où il est bientôt chassé par un Ali Ben Acmet, gouverneur de Ceuta; celui-ci assassiné par un de ses lieutenants; enfin une suite de neuf souverains éphémères, arrivant presque tous au trône par des crimes, et chassés du trône par les mêmes crimes qui les y avoient élevés. Le démembrement de l'empire fut la suite inévitable de ces désordres; Valence, Murcie, Grenade, Séville, Toledé, se déclarerent indépendantes: enfin Tahia al Mamon, roi de cette dernière ville, marcha contre Cordoue (l'an 1076), tua dans une bataille Abul qui y dominoit, et s'empara de

ses états, qui furent réunis à ceux de Toledé, jusqu'à ce que bientôt après, les uns et les autres tombèrent au pouvoir des Almoravides.

Avant de raconter les progrès aussi rapides que passagers de cette dernière dynastie, il est bon de jeter un coup d'œil en arrière, et de donner une idée des événements qui préparèrent ses succès.

Le démembrement de l'empire des califes d'occident avoit produit la division entre ceux même qui s'en étoient partagé les dépouilles. Mahomad-Abulcasem-Almotamar, roi de Séville, avoit renversé une partie de ces trônes mal affermis, entre autres ceux de Malaga, de Murcie, et de Cordoue; ensuite Tahia al Mamon s'étoit, comme nous l'avons vu, emparé de Cordoue, et il avoit depuis ajouté Valence à ses conquêtes. L'effet de ces divisions fut de détourner les Arabes d'Espagne de l'intérêt commun qu'ils avoient à surveiller les princes chrétiens. Non moins habiles qu'implacables ennemis, ceux-ci ne laisserent pas échapper une circonstance aussi favorable. Alonze VI, roi de Castille, assiégea Toledé où régnoit un fils de Tahia al Mamon, et réduisit cette ville à son obéissance en 1085, après un siège de cinq ans; d'un autre côté Béranger II, comte de Barcelone, achevoit de chasser les musulmans de toutes leurs possessions en Catalogne, tandis que le roi de Saragosse se reconnoissoit vassal et tributaire de la couronne d'Aragon. Mais la plus brillante de ces expéditions dans lesquelles s'affermir définitivement la prépondérance des armes chrétiennes sur celles des Maures, fut le siège de Valence, théâtre fameux des exploits du Cid, le héros de l'Espagne, et qui se rendit à ses armes en 1093.

Affoiblis autant qu'humiliés par ces défaites successives, les rois maures renoncèrent pendant quelque temps à soutenir leurs prétentions par l'épée; ils crurent plus prudent d'arrêter leurs vainqueurs par des négociations adroitement ménagées, et ils suivirent ce système avec tant de succès qu'ils déterminèrent, non sans quelque scandale de la part de la chrétienté, Alonze VI, le conquérant de Toledé, à épouser la fille du roi maure Abulcasem ben Abad. Cette princesse, nommée Zayde, reçut au baptême le nom de Marie-Isabelle, et apporta pour dot à son mari plusieurs places considérables, entre autres celles de Cuença et d'Ocana.

Par l'effet de cette alliance, les communications devinrent plus fréquentes, et les animosités respectives s'affoiblirent un peu entre les Maures et les chrétiens; même on les vit, dans des circonstances difficiles, se prêter un mutuel secours, sans que la différence de religions fût regardée comme un obstacle qui dût empêcher la bonne intelligence de subsister entre eux.

Mais les heureux effets du mariage de D. Alonze ne durèrent pas long-temps. Cette alliance fut regardée par les autres rois arabes comme une faute politique, et comme un outrage à la religion de Mahomet: leur ambition tira parti de ce dernier moyen pour exciter un soulèvement contre le roi de Séville; mais trop foibles pour exécuter leur dessein avec les forces dont ils pouvoient disposer, ils allèrent chercher un allié dans la personne de

Jussef Ben Teffin, roi de la dynastie des Almoravides, qui dominoit alors sur toute la partie occidentale de l'Afrique.

Ce prince qui avoit l'humeur belliqueuse, et ne cherchoit que les occasions d'augmenter son empire, saisit avec empressement celle qu'on lui présentoit: il passe en Espagne avec une armée formidable qu'il avoit rassemblée à Ceuta, fait semblant d'abord de servir les projets des rois qui l'avoient appelé, et va mettre le siege devant Séville, où régnoit le beau-pere de D. Alonze. Ce souverain, ne voulant point exposer ses sujets aux horreurs d'un assaut, rend la ville en vertu d'une capitulation, dont la principale clause étoit que lui et les habitants conserveroient leurs biens et la liberté de se retirer où ils voudroient. A peine Jussef est-il maître des portes de la ville, qu'au mépris de ce traité, il la livre au pillage, s'empare de la personne du malheureux roi, et l'envoie prisonnier en Afrique, où il mourut bientôt après, laissant la réputation d'un prince juste, aimé, bienfaisant, ayant protégé les beaux arts, et considérablement embelli sa capitale. Mais revenons au perfide Jussef. Dès qu'il se voit maître de Toledé, il y établit sa cour, et levant tout-à-fait le masque, il tourne ses armes contre ceux qui l'avoient aidé à faire cette première conquête. Il détrône les rois d'Almeria et de Grenade, s'empare de Murcie, et disperse une armée que le roi D. Alonze avoit mise en campagne pour venger son beau-pere.

Ce fut pendant le regne de ce Jussef qu'eut lieu, en l'an 1100, le fameux siege de Valence. L'espoir et l'honneur des armes chrétiennes, le Cid, qui défendoit la place, étant mort pendant le siege, les habitants attachent son corps, armé de toutes pieces, sur son cheval *Babieca*, et lancerent ce coursier si connu des Maures au milieu de leurs rangs. L'effroi que l'apparition du Cid leur causa fut tel, qu'ils prirent la fuite en désordre, et abandonnerent le siege. Ce ne fut que deux ans après, lorsque Dona Ximena, veuve du héros, eut quitté la ville, qu'ils réussirent à s'en emparer.

LES ALMORAVIDES.

Le fondateur de l'empire des Almoravides en Espagne mourut sur ces entrefaites, et son fils Ali-Ben-Jussef lui succéda. Aussi entreprenant et non moins heureux que son pere, il avoit attaqué et battu tour à tour les princes arabes et chrétiens, quand la fortune lui opposa le roi d'Aragon, D. Alonze, surnommé *le Batailleur*. Celui-ci reprit tout l'avantage que la foiblesse ou le malheur des rois ses voisins avoit laissé acquérir au prince almoravide, et cette expédition glorieuse fut couronnée par la prise de Saragosse, qui fut depuis cette époque la capitale du royaume d'Aragon. Tarragone, Calatayud, Daroca, et un grand nombre d'autres villes, échapperent successivement à la domination d'Ali-Ben-Jussef. Obligé d'aller en Afrique apaiser une sédition qu'un de ses lieutenants avoit excitée contre lui, il ne laissa point en Espagne des forces assez imposantes pour maintenir des droits trop récemment établis; les Maures s'empreserent de secouer un joug qu'ils trouvoient déjà

trop pesant, et une nouvelle dynastie remplaça celle des Almoravides, dont le sceptre ne passa point au-delà de la seconde génération.

LES ALMOHADES.

Abdelmon, chef de cette nouvelle famille, originaire des mêmes climats que les Almoravides, leur disputa la souveraineté des deux rives de la Méditerranée; tandis qu'ils régloient leur contestation par l'épée dans les sables de l'Afrique, D. Alonze forma le projet d'enlever aux musulmans Almeria, dont le port étoit devenu l'asile de tous les pirates du midi. Aidé par les troupes du roi de Navarre et par les flottes génoise et catalane, il réussit en effet à s'emparer de cette ville, et en même temps de toute la flotte mahométane qui désoloit, depuis quelque temps, les côtes d'Espagne, de France, et d'Italie.

A la même époque, Abdelmon ayant vaincu tout-à-fait le parti des Almoravides se fait proclamer *Emir-al-mumenin* et roi de Maroc. Les Maures d'Espagne voyant la fortune déclarée en sa faveur lui déferent la souveraineté des villes qui restoient en leur pouvoir; par suite de cette soumission, il leur envoie une armée qui prend possession de Séville, de Grenade, de Cordoue, et passe au fil de l'épée tous les chrétiens qui s'y trouvoient.

Mahomad-Aben-Lop, roi de Murcie et de Valence, ne voulant point recevoir la loi des Almohades, se soumit et rendit hommage au roi d'Aragon.

La mort de ce dernier, et quelques divisions survenues entre les princes chrétiens, arrêterent pendant plusieurs années leurs conquêtes. Jussef-Abu-Said, fils et successeur d'Abdelmon, profite de la circonstance pour s'emparer de Valence et de Murcie; dans une autre campagne il se jette sur le Portugal, et prend d'assaut la ville de Santarem, où il fait couper la tête à trois mille chrétiens qui l'avoient défendue. Mais le sang chrétien fut bientôt vengé de cet outrage dans une bataille, où le féroce Jussef-Abu-Said perdit avec la vie le fruit de cette expédition.

La *gazia* ou guerre de religion, suscitée par Jacob-Ben-Jussef son successeur, lui donna les moyens de reprendre quelque avantage sur les princes chrétiens; mais après sa mort, et à l'avènement du calife Mahomed el Nasir, ou le Vert, la fortune abandonna tout-à-fait les drapeaux des Maures. En l'an 1212, une armée formidable, composée de nationaux et d'étrangers, commandés par les rois d'Aragon, de Castille, et de Navarre, marcha à eux, et les rencontra sur le revers de la Sierra Morena, dans une fameuse vallée nommée *las Navas de Tolosa*, où une victoire non moins complète que mémorable couronna les efforts et la constance des chrétiens. Les chroniques du temps évaluent à deux cent mille hommes la perte que firent leurs ennemis dans cette journée. Il est possible que la prévention nationale ait exagéré ce calcul; mais il est certain que les musulmans ne se releveront jamais de cette défaite. Mahomed el Nasir alla ensevelir ses regrets et mourir dans ses états au-delà des mers.

Plusieurs officiers de son sang et de sa religion cherchèrent à recueillir des portions de

l'héritage qu'il laissoit en Espagne; mais deux héros chrétiens se donnoient alors la main pour déconcerter tous les projets, et renverser la fortune des musulmans en Espagne.

L'un, D. Fernand de Castille, s'empara de plusieurs villes d'Andalousie, et vint mettre le siege devant Cordoue. Après un siege très meurtrier de six mois, il entra, en 1236, dans cette résidence des califes d'Occident, qui depuis cette époque ne retourna jamais en la puissance des musulmans.

L'autre, D. Jayme d'Aragon, dit le Conquérant, déjà maître des isles Baléares, se porta sur Valence, et, après avoir détruit une flotte qu'un prince africain envoyoit au secours de cette ville, obligea le roi qui y commandoit à la lui rendre par capitulation. Cette importante conquête, postérieure de deux ans à celle de Cordoue, demeura, comme cette dernière, invariablement assurée aux chrétiens.

Quoique considérablement affoiblis par la perte de ces deux capitales, les Maures, comme frappés d'un vertige funeste, n'eurent point la sagesse de se réunir pour tenir tête à des rivaux, devenus plus redoutables que jamais. Au contraire, trompés par les illusions de l'intérêt personnel, ils divisèrent en petites souverainetés la portion de l'Andalousie qui ne leur avoit point encore échappé: Séville s'érigea en république; Ben-Hudiel se couronna roi de Murcie; Mahomed-Alhamar, soldat de fortune, prit le titre de roi d'Aragon, et bientôt après établit sa cour à Grenade, où nous verrons sa dynastie régner glorieusement pendant plus de deux siècles.

P. C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERIA DE CULTURA

ROIS DE GRENADE.

Les étendards de Castille et d'Aragon flottoient sur les palais des rois de Cordoue et de Valence, la croix s'élevait sur les mosquées, et les Maures fugitifs alloient demander un asile aux princes de leur nation qui conservoient encore de la puissance. Mahomed-Alhamar venoit d'établir son empire dans la ville de Grenade; il accueillit la plus grande partie de ces malheureux, et en augmenta la population de ses états, qui s'étendoient depuis Gibraltar jusqu'à Lorca, en y comprenant les Alpuxarres, et cent trente-deux villes ou bourgades, dont les principales étoient Almeria, Algésiras, Jaen, Malaga, et Guadix. Le roi de Murcie, Aben-Hudiel, préférant le repos de l'esclavage au danger qui menace l'indépendance, mit son royaume sous la protection du roi de Castille, et s'engagea à lui payer la moitié de ses revenus.

La treve d'une année conclue avec le roi de Grenade étant expirée, les chrétiens entrèrent dans ses états; mais Mahomed les reçut avec vigueur, et remporta sur eux une victoire dans laquelle périrent plusieurs seigneurs espagnols, distingués par leur valeur, entre autre le célèbre Ruis de Argote.

Cependant l'armée chrétienne recevant des renforts reprit bientôt l'offensive, et Mahomed fut obligé de signer un traité d'alliance, en vertu duquel il céda la ville de Jaen,